Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 7

Artikel: Une batterie d'artillerie au Furka-Pass : suite
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-180793

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ville, les portiques des temples, dans les maisons abandonnées.

Durant la saison froide, on fait à la grande porte du palais une distribution quotidienne de millet; on en fait aux mêmes heures aux différentes portes de la ville, afin qu'un même individu ne puisse bénéficier de deux parts. Les mendiants font queue pendant des heures pour arriver les premiers, car, quelque vastes que soient les marmites, elles sont toujours insuffisantes : les retardataires doivent attendre au lendemain. Beaucoup n'ont pas même une écuelle, et reçoivent leur pitance dans des débris de poterie, dans le coin d'un haillon; ils s'asseoient de suite et la dévorent en quelques minutes.

La mortalité est effrayante parmi ces malheureux; la maladie, le froid, la faim, se réunissent pour les accabler; aussi tiennent-ils peu à la vie; le suicide les délivre quelquefois de leurs maux. On dit que dans certains cas où la loi chinoise admet la substitution de personnes en matière criminelle, il n'est pas difficile de trouver un infortuné qui, moyennant quelques semaines préalables de vie plantureuse, donne sa tête pour un coupable riche et influent.

(*Annales d'hygiène.*)

Grandson, 8 février 1870.

A la Rédaction du *Conteur vaudois*, Lausanne.

Permettez-moi de vous rapporter un joli calembourg puisé dans votre journal.

Quelqu'un faisait, au Cercle, lecture de l'article (du 20 janvier) relatif à la restauration de la Cathédrale; arrivé au passage où il est dit : « La solidité de la flèche ne dépend que des tirants, » un auditeur s'écrie : Mais! c'était le contraire du temps de Guillaume Tell : « la solidité des tyrans ne dépendait que de la flèche! »

Agréez, Messieurs, l'assurance de toute ma considération.

E. Criblet, fils.

Une batterie d'artillerie au Furke-Pass.

II

On n'en sort pas moins de leurs cachettes pain, viande et vin, et, assis par terre, chacun mange et boit de bon cœur; mais ces messieurs paraissent préoccupés, ils sont ennuyés de revenir sur leurs pas, et cependant, il n'y a pas de temps à perdre si nous voulons être de retour à Murren avant la nuit. — Les soldats, en mangeant leurs rations, assis sur leurs sacs, regardent le col et causent entre eux tout bas. Quant aux pauvres animaux, quelques poignées d'avoine qu'ils prennent dans la main fut leur maigre repas ; de l'eau, ils s'en passèrent. Nous, nous avions la neige à deux pas.

Quel ne fut pas mon étonnement, lorsque chacun ayant repris sa place, j'entendis donner les instructions pour la marche. Les canonniers devaient placer leurs sacs sur les bâts vides, et porter, traîner, tirer eux-mêmes leurs pièces ; tandis que les mulets, groupés au pied du col, attendraient que la batterie eût passé. Ils sont fous ! Je n'osais pas le leur dire, mais certes je le pensai.

Nous parvenons tant bien que mal au pied de l'éboulis, puis, aidés de nos bâtons, marchant des pieds et des mains, suant, soufflant, nous arrivons enfin au sommet du col, et quel col ! longueur trois pas, largeur un pas, c'est-à-dire que si un homme peut s'y tenir debout, les pieds de devant d'un cheval commencent à descendre pendant que ceux de derrière montent encore. Pour augmenter le plaisir, en face de la montée, après ce pas qui forme la largeur du col, il y a un rocher à pic de quelques centaines de pieds ; pour descendre, il faut, en arrivant au sommet, se glisser en appuyant à droite contre une paroi de rochers, et se laisser dévaler.

Un brouillard, mêlé de neige et de grêle, que le vent poussait avec violence, jugea à propos de se mêler à la fête !... Très étonné de me trouver là, je ne pouvais m'empêcher cependant de regretter la vue que des échappées de brouillard voulaient bien par moments nous laisser entrevoir.

Que faisaient nos conscrits pendant ce temps? L'un portant l'autre et l'autre portant l'un, ils arrivaient, les braves, qui avec une roue sur la nuque, qui avec une pièce sur l'épaule ! Des conscrits de trente jours ! cela commençait à me faire un singulier effet, et il me démangeait de leur crier : « Bravo, mes enfants ! »

Pas plus tôt un canon était-il arrivé au sommet, qu'on en assemblait les différentes parties, on mettait la limonière, puis enrayant les deux roues, retenant avec leurs bricoles, trois ou quatre canonniers disparaissaient derrière le gros rocher qui surplombait, et descendaient leur pièce pour ne s'arrêter que dans la neige au pied du col. Quelques-uns, afin d'aider leurs camarades plus faibles, n'étaient pas plus tôt arrivés au sommet qu'ils y déposaient leur fardeau, et, se laissant rouler sur la pente, allaient chercher un affût ou offrir leurs larges épaules à un fardeau nouveau.

En une heure trois quarts, le matériel de la batterie, tout entier monté à dos, se trouvait dans la neige, de l'autre côté du col.

Les chevaux et mulets, espacés de vingt pas, montaient lentement derrière, et, par ordre, attendaient que tout le matériel eût passé, de crainte d'accident, si un des canonniers avait laissé échapper la roue ou la pièce qu'il portait.

Le temps, qui devenait de plus en plus mauvais, détrempait le sol friable qui glissait sous les pieds. Les chevaux n'osaient plus avancer et les soldats du train ne savaient quel moyen employer pour les décider. Tout à coup le premier cheval s'effraie, glisse, et roulant de côté disparaît dans le brouillard pour s'arrêter dans la neige. Le second, un instant après, suit le premier. Ils n'ont point de mal, crie-t-on d'en bas.

L'opération devenait à chaque instant plus critique, le temps se gâtait, il s'agissait de la hâter avant la nuit qui approchait. Les canonniers, exténués de fatigue, étaient d'un côté avec leurs pièces, tandis que le train avec les bêtes de somme se trouvaient encore de l'autre côté. Troisième tentative : arrivée presqu'au sommet du passage, une pauvre bête effrayée tire sur le licol, qui casse, et l'animal roulant sur lui-même, s'arrête également dans la neige, mais cette fois avec les reins brisés. Ordre est donné de désangler et d'enlever tous les bâts, de faire remonter tous les canonniers. Au bout de peu de temps ils sont de nouveau là avec cordes et bricoles, et l'opération du hâlage commence pour les pauvres bêtes. On leur passe une sangle, à la sangle une corde, quinze à vingt-cinq hommes s'attellent à la corde, et mené avec la bride par un soldat qui lui montre son chemin, l'animal est tiré jusqu'au sommet ; aussitôt deux hommes se pendent à sa queue et il disparaît dans la descente.

Quand tout a passé, restaient le long de la montée les bâts, sacs, caissettes à munitions, képis, etc., et les canonniers se laissant couler de nouveau, disparaissent dans le brouillard pour revenir, ou avec un bât sur la tête, ou avec trois ou quatre sacs, le tout dans un éboulis humide et glissant qui, dans sa partie supérieure, était trop étroit pour être franchi en zig-zag et avait 70 % de pente.

Pour moi, depuis deux heures au sommet du col, à côté du commandant, sans manteau, trempé par la neige, gelé par une bise froide, j'avais oublié et ma colère et l'espèce de pitié que cet échantillon d'armée de milices m'avait inspirée. Ces hommes qui, sans murmures, souvent le sourire aux lèvres, à 9000 pieds d'élévation, au milieu de la sauvage horreur d'une tourmente dans les Alpes, presqu'à jeûn et loin de l'ennemi, accomplissaient, sans y être forcés par les impérieux devoirs de la guerre, un tour de force que quelque troupe que ce soit aurait été fière d'accomplir; ces hom-

mes, je commençais à les aimer, et, me rappelant ma batterie absente, j'avais fini par m'intéresser aux moindres détails de leur œuvre ; distribuant mes cigarres à ces braves gens, j'avais plaisir à leurs rudes et vigoureuses poignées de main.

Il était plus de quatre heures lorsque les derniers débris de la colonne furent ainsi apportés au sommet du col. La neige augmentait et le froid semblait nous crier : Sauvez-vous, la nuit est bientôt là.

Les derniers hommes venaient de descendre, le colonel souriait, me regardant ; je ne pus y tenir, et moi, un ancien des armées d'Afrique : — Colonel (eh bien oui, je lâchai le mot), c'est superbe ce que vous avez fait là. — Il tira sa casquette et me tendit amicalement la main.

Ensemble nous nous laissâmes glisser après la batterie.

Au pied de la pente, plus rapide encore que la montée, la batterie en désordre attendait au repos. Chacun s'était arrêté où il avait trouvé place et avait laissé tomber son fardeau.

Il s'agissait maintenant de repartir, et sans tarder ; l'ordre est donné, et peu après la colonne s'ébranle pour descendre, le long du Durrenbach, une côte neigeuse ou gravelée. Les animaux à vide descendaient les premiers : on ne pouvait ni atteler, ni charger les bâts. Ces pauvres bêtes, harassées d'émotion et de fatigue, pouvaient à peine porter les sacs des canonniers, qui eux traînaient leurs canons. Cette opération, qui semble si facile en plaine, ne l'était guère ici ; tantôt la pièce calugeait sur la neige, tantôt le chemin, en escaliers de rochers, rendait impossible le traînage. Souvent la pièce, versée en cage, réclamait le secours de ses canonniers qui, exténués du travail précédent, ne manœuvraient plus que lentement.

A six heures du soir nous traversons le ruisseau près des chalets supérieurs du Durrenberg (2004 m.); un peu plus bas, en continuant à descendre en zig-zag sur l'herbe courte et glissante, la colonne arrive à une paroi de rochers, le long de laquelle un mauvais sentier se déroule en hauts et larges escaliers. Il fallait les descendre en appuyant contre la paroi qui surplombait. Nouvelles peines et nouveaux retards. Aux chalets inférieurs du Durrenberg, le pont sur le torrent avait été emmené par les eaux de la veille ; il fallait cependant passer, la nuit était là et le chemin encore long. Les pièces, de nouveau démontées, furent transportées à bras, les hommes ne sachant pas, à cause de l'obscurité, si la pierre sur laquelle ils posaient le pied était un caillou ordinaire ou le sommet d'une énorme pierre comme nous en avions tant rencontré pendant la journée. Le train avait heureusement pu passer trois quarts d'heure avant les pièces.

Le guide, qui était des chalets supérieurs, nous avait quitté ; la nuit s'établissait peu à peu, calme et majestueuse, et la solitude qui nous entourait n'en était que plus solennelle. Les vrais précipices n'étaient plus à craindre à chaque pas, du moins il nous l'avait dit, et notre chemin était tout tracé dans les prairies.

Cependant les premiers sapins se montrent peu à peu, et nous arrivons à neuf heures du soir, toujours par la pluie, à l'entrée des grandes forêts : le chemin se perd, l'obscurité augmente ; depuis longtemps non-seulement je ne pensais plus à arriver à Thoune le même jour, mais j'avais abandonné l'idée de parvenir à Kienthal, premier village de la vallée, éloigné de trois ou quatre lieues.

Au bord du bois chacun s'arrête instinctivement et attend un ordre qui lui donne la direction à prendre. On n'entendait que le silence, et chacun se demandait comment la nuit allait se passer, sans abri, sans nourriture, sans feu... Mais que vois-je briller ? Oui, vraiment, ces gaillards allument, malgré des torrents de pluie, un grand feu qui pétille bientôt ; en voilà un second ; on se réchauffe, les groupes se forment, on cause, je demande du tabac pour mon brûlot ; un fort et intelligent garçon me fait place et, assis sur un tronc renversé, oubliant la pluie, j'écoute ces voix connues, et mon souvenir encore une fois me reporte bien loin et bien en arrière.

J'apprends que le commandant, sachant d'après sa carte l'existence de chalets de l'autre côté des grands bois, est en reconnaissance. Au milieu des groupes, allant de l'un à l'autre, les officiers écoutent en silence les propos de leurs hommes ; pas une plainte, pas un mot aigre ou même de mauvaise humeur. Chacun est fatigué, mais tous, avec la placide tranquillité de montagnards, attendent... Bientôt près de moi, des voix entonnent un chant patriotique. Cette harmonie plaintive et douce, répétée en cadence par des hommes, qui, au lieu de se désoler, chantaient, fait sur moi un effet inouï ; décidément l'armée de milices montait dans mon estime, et malgré moi je sentais que j'étais avec de vrais soldats, honnêtes et loyaux descendants de ces vieilles troupes suisses qu'on nous avait appris à l'école à estimer et à honorer ; ne gardait-elle pas sous ses anciens rois l'artillerie dont la France est si fière aujourd'hui ?

Le colonel, une mauvaise lanterne à la main, revint peu après ; il avait trouvé les chalets de la Steinenalp, et avec eux un lit sur du foin pour la troupe, une écurie pour les bêtes et pour chacun à manger et à boire. — Gaîment on se remet en route et demi-heure après, assis autour d'un grand feu et d'une immense chaudière où le lait cuisait, nous attendions avec impatience la nourriture dont nous avions un si grand besoin. Après un repas composé de lait chaud et de fromage, — de pain il n'y en avait presque pas, ces messieurs veillèrent avec sollicitude à ce que chaque homme eût sa couche.

Nous restâmes longtemps autour du feu, séchant l'un après l'autre nos vêtements, finissant nos pipes et parlant des braves gens dont j'avais pu, pendant la journée, admirer la patience et la bonne volonté.

Pour la première fois de ma vie j'avais franchi, au-dessus de la limite des neiges éternelles, un passage des Alpes, je l'avais franchi au milieu de la tourmente, entouré d'hommes qui au départ m'étaient peu sympathiques et qui le soir me semblaient de vieux camarades, presque des amis.

Il était près de deux heures quand, nous aussi, nous allâmes rejoindre la paille qui devait nous servir de lit.

Au matin, de bonne heure, nos vêtements encore humides de la veille, nous reprîmes, toujours par la pluie, le chemin de la vallée. A onze heures, nous étions à Kienthal, petit village où nous attendaient depuis vingt-quatre heures des vivres et des fourrages. A une heure le colonel, qui avait hâte de rentrer à Thoune, remit le commandement au major, offrit à mon cousin et à moi deux places sur un petit char qui l'attendait, et quitta l'auberge.

Avant de dire adieu à messieurs les officiers suisses, je leur serrai la main en les assurant que je serais fier de leur amitié.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE. TH. DE VALLIÈRE.

On lit dans les annonces de l'*Estafette* de jeudi :

« Le citoyen Curchod, porteur d'eau, sera absent jusqu'à lundi, pour cause de décès. »

Une pensée de Jean-Paul.

Ce qu'il y a au monde de plus usé, c'est le manteau de la charité, parce que tout le monde l'emprunte.

La livraison de *février* de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE, paraissant à Lausanne, contient les articles suivants : I. Deux grands papes au moyen âge. — I. Grégoire VII, par M. *Alfred de Chambrier*. II. Etudes contemporaines. — Charles Didier, par M. *Frédéric Frossard*. (Deuxième partie.) III. Les chemins de fer suisses et les passages des Alpes, par M. *Ed. Tallichet*. (Deuxième partie.) IV. Les Alpes au temps des Romains, par M. *Albert Naville*. V. Huit jours dans un château en France. — Nouvelle, de Mme *Adélaïde Sartoris*. (Deuxième partie.) VI. Chronique. VII. Causeries parisiennes. BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE. — Bonaparte, Talleyrand et Stapfer. — Lettres inédites de Descartes, par *Eugène de Budé*. — *Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve, à Lausanne.*

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE.